

## Jean-Baptiste Lapierre le goéland

François Hébert

Volume 31, Number 4 (184), August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31760ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Hébert, F. (1989). Jean-Baptiste Lapierre le goéland. *Liberté*, 31(4), 40–46.

FRANÇOIS HÉBERT

## JEAN-BAPTISTE LAPIERRE LE GOÉLAND

*à Sheila Fischman, qui est traductrice,  
parce qu'elle est fine*

Toute fable a sa morale, et parfois plus d'une. Le problème, c'est toujours l'homme; et c'est parce qu'il n'a pas de langue qu'il en a plusieurs, et plusieurs dans la sienne propre.

Jonathan Livingston le goéland, Jon pour les intimes, venait d'enseigner à Fletcher Lynd le goéland, Fletch pour les intimes, comment effectuer un tonneau vertical à seize facettes quand arriva, sale et fatigué, un individu qu'on n'avait jamais vu, qui portait une tuque rouge, une croix au cou et un macaron avec le nombre 101 dessus.

Le survenant dit en guise de salutation: Hââ!

Jon et Fletch se regardèrent; qu'avait dit l'étranger?

Un autre élève de Jonathan nommé Maynard arriva au terme d'un beau triple déclenché vertical et se posa sur l'eau parmi ses compères; comme par hasard, ce Maynard était interprète et la conversation put s'engager.

Jonathan dit au nouveau venu qu'il le trouvait exsangue et lui demanda d'où il venait.

Du Canada, répondit-il.

Hââ! fit Jonathan, là où il y a de grands lacs et d'immenses forêts, les plus vieilles montagnes du monde, des fleuves majestueux et pas moins de trois océans!

Hââ! firent en chœur les disciples de Jonathan.

---

Ouais, dit l'autre, mais moi, je viens d'une ville nommée Montréal.

Il se mit à sangloter.

S'ils avaient eu des sourcils, les goélands les eussent froncés de compassion.

Je suis un pauvre goéland berné, poursuivit-il. Je m'appelle Jean-Baptiste Lapierre. Mes parents vivotaient dans le port. Mon père s'en alla un jour dans l'Arctique; il revint couvert de goudron et mourut. Ma mère s'étouffa avec une arête de poisson; du moins l'on crut cela; l'autopsie montra plutôt que c'était un stylo qu'elle avait avalé de travers.

Vous mangez des stylos à Montréal? demanda Jonathan.

Non, mais ma mère dut confondre un stylo avec un éperlan. Quoi qu'il en soit, j'étais devenu autonome. Je volai de mes propres ailes. J'appris cependant que rien n'allait plus chez nous. Notre patrie était envahie par une sorte de compagnie d'hommes libres, à responsabilité très limitée. Certains goélands émigrèrent chez vous, d'autres se renfrognèrent et s'aigrirent. J'essayai pour ma part de m'adapter aux bipèdes. Ce qu'il y avait à manger dans le port, perchaudes bicéphales, touladis édentés, bleuâtres, veules et alanguis et ballottant de mornes intestins dans un jus aux biphényles polychlorés, tout ça m'écoeurait. Je déménageai. Je changeai de régime, me mis aux pizzas et aux souvlakis, aux hamburgers et aux frites. Je me régalai des nourritures du monde entier. J'étais devenu un goéland libre et illimité. Je m'étais adapté. Je mettais du gel dans mes plumes et de l'antigel dans ma piscine, une vieille baignoire. Je logeais dans un poste de télévision abandonné dans une ruelle. Mais les enfants riaient de moi quand ils passaient et me voyaient dans la boîte, derrière la vitre. J'avais beau me donner des airs, je ne serais jamais un homme. Les enfants me traitaient de vilain pingouin. Mes plumes se sont mises à tomber. Alors j'ai déchanté. Je n'étais pas devenu libre ni transparent ni illimité ni immortel, mais tout simplement hybride, mal dans ma peau, mort dans l'âme. Il y avait un grand vide en moi, plus grand que tout le Canada. À quoi bon? me répétais-je chaque matin en planant au-dessus des

embouteillages du boulevard Métropolitain. J'ai constaté que d'autres volatiles avaient subi un sort non moins néfaste: l'immémoriale corneille survivait dans des réserves et l'humble maringouin avait été gazé au monoxyde de carbone. Il ne reste plus dans la ville que les pigeons. Les pigeons sont les clochards de l'espèce ailée; ils ne savent plus que s'admirer dans les vitres et lisser en roucoulant leur cou moiré. Un jour, je vis un film dans lequel des oiseaux attaquaient des hommes. Pourquoi pas nous? me dis-je. Je piquai sur l'un d'eux, mais me cassai le bec; j'avais pris une statue pour un homme. Je me contente de les harceler de plus haut maintenant, en larguant quotidiennement sur la ville quelques petites bombes personnelles et bien senties. Certains disent que c'est à cause de l'hiver que les hommes ont creusé un vaste réseau de souterrains sous la ville; moi, je sais que c'est à cause de mon guano.

Les élèves de Jonathan frétilaient de la queue; ils étaient gênés par ce terroriste, eux qui étaient gentils comme tout et voulaient le bien de tous.

Cher Jean-Baptiste Lapierre, dit Jonathan à l'œil d'or en posant une aile bienveillante sur le visiteur déprimé, pourquoi ne déménages-tu pas dans le grand Nord?

Hââ! fit Jean-Baptiste à l'œil jaunâtre, là-haut les pluies acides sont terribles. Elles vous tombent dessus comme des aiguilles, elles percent les meilleurs imperméables. Et puis c'est chez les huarts et les harfangs et les busards; un pauvre goéland comme moi, qui suis corrompu par l'homme, n'est pas habitué à la vie sauvage et ne saurait se mesurer à ces nobles prédateurs, à ces rois de l'espace, à ces...

Hââ! l'interrompit Jonathan le sage, l'aviateur émérite, le Saint-Exupéry des volatiles. Tu sous-estimes ta propre race. N'as-tu pas des amis, des congénères pareillement révoltés contre l'homme?

Jean-Baptiste Lapierre le goéland montréalais alluma une cigarette, inhala profondément, puis des mots sortirent de la fumée qu'il exhala.

Maître Jonathan, le problème dans notre clan, c'est que nous sommes divisés. À la dernière réunion de notre assem-

blée, j'ai voulu soulever l'épineuse question des stylos flottants. Oui, il y a des stylos qui flottent partout dans le port, et dans le fleuve et dans les lacs. Les hommes écrivent beaucoup, partout, sur le papier, sur des panneaux, dans le cristal liquide, dans les têtes. C'est plein de mots, de signes et de noms et de nombres, partout chez eux, jusque sur leurs vêtements Vuarnet, Benetton ou Naf-Naf. Ensuite, le stylo qu'ils ont utilisé pour nommer une chose, les hommes le jettent à l'eau, un peu comme un pistolet, la balle tirée, éjecte la douille. Les hommes racontent qu'il y a longtemps, ils se servaient plutôt de nos plumes pour écrire. Dans un musée de l'homme se trouverait la plume que Jacques Cartier utilisa pour nommer la montagne qui domine l'île de Montréal. Les eaux environnantes sont maintenant couvertes de stylos de tous les formats et de toutes les couleurs. Chose curieuse, les hommes ne les voient même pas. Notre gouvernement est obligé d'embaucher des rats pour faire la drave, pour canaliser tous ces stylos flottants qui nous font mal où vous imaginez quand nous amerrissons. Mais personne ne veut parler de cela. L'homme est un sujet tabou. Le problème des stylos flottants n'intéresse pas le goéland Perez Galarraga qui préfère parler de baseball; le goéland Rosentzweig Rabinovitch préfère étudier son talmud; le goéland Bison Trop Cuit voudrait un rocher à soi; le goéland Dow Jones pense que la Bourse, c'est la vie; Gertrude la goélande voudrait tout féminiser, la soleille incluse; le goéland Nguyen a le nez dans ses éprouvettes; et je ne parle pas des autres, de Costa Kostapoulos, de François Lefrançois de France, des Italiens, des Arméniens, du chauffeur de taxi Dieudonné Paul Pierre-Pierre, de tous les autres, chacun parlant sa langue. C'est chacun pour soi. Et l'homme, tel King Kong, toujours nous domine; et ses stylos vont finir par recouvrir le monde entier. Hââ! soupira Lapierre; vous n'avez pas ce problème-là, vous?

Non, dit Livingston en ajustant son casque d'aviateur; ici, il y a les hommes et il y a les goélands.

C'est l'apartheid? intervint Lapierre.

Les uns et les autres sont libres, affirma Livingston.

L'avion du président des États-Unis passa au-dessus d'eux; un aigle ornait la carlingue.

J'ai faim, dit Jean-Baptiste Lapierre.

Vif comme l'éclair, Jonathan Livingston saisit un excocet qui passait par là et l'offrit à son hôte. Le soleil brillait, les goélands se berçaient dans les hamacs creusés par les vagues. Jonathan reprit la parole.

Avez-vous de la religion à Montréal?

Il y en a encore chez nous qui prient le dieu fait pigeon, celui qui répandit son sang pour nous, dit Jean-Baptiste. J'ai eu une vision dans laquelle un pigeon cloué à un arbre par des stylos m'appelait; j'allais à lui et il me demandait de lui percer le flanc; je m'opposai, mais il m'ordonna de le faire, arguant que cela faisait partie du script; ne trouvant aucune lance, je dus me contenter d'un vieux stylo qui traînait par là; je le fichai dans sa chair. Je me réveillai en nage. C'est quoi, ça? demanda soudain Jean-Baptiste.

C'est la statue de la Liberté, dit Jonathan qui précisa que là, c'était chez lui, bien que le monde entier lui appartînt aussi; qu'il logeait sur la tête de la dame, bien à l'abri dans sa couronne, mais que ça lui était égal de crécher là ou ailleurs, étant donné que tous les lieux se valaient, encore qu'il avait une prédilection pour les cheveux de sa déesse, mais qu'il pouvait s'en passer, pas toujours il est vrai, que ça dépendait...

De quoi? s'enquit Jean-Baptiste.

De mon plaisir, avoua Jonathan.

Ah bon, dit Jean-Baptiste.

Tu es libre de rester parmi nous, dit Jonathan.

Pas vraiment, dit Jean-Baptiste.

Alors tu es libre de rentrer chez toi.

Pas vraiment non plus.

Alors supprime-toi! dit Jonathan qui commençait à s'impatienter devant cette espèce de Kerouac; et puis qu'est-ce que c'était que cette abracadabrante histoire de stylos qui flottent?

Les gratte-ciel de New York, Jean-Baptiste les voyait bien maintenant; un instant, il crut qu'ils tremblaient sur leur socle; mais non, c'était plutôt l'eau qui ébranlait ses propres assises.

Jonathan ajouta, citant un certain Richard Bach: «la seule loi digne de ce nom est celle qui montre le chemin de la liberté».

Mais que faire de ceux qui se sont égarés? répliqua Jean-Baptiste, l'aile pointant le septentrion.

On les laisse derrière, dit Jonathan, comme tu as fait.

Mais comment savoir, insista Jean-Baptiste, si ce n'est pas vous, les égarés, et si moi-même, je ne me suis pas égaré en venant ici?

Tu es ici, c'est donc ta voie, dit Jonathan.

Si je suis ailleurs, c'est aussi ma voie?

Il commence à comprendre, dit Jonathan à Fletcher.

Maynard ne traduisit pas.

Si je pars, interrogea encore Jean-Baptiste, ce sera encore ma voie?

*That's it*, dit Jonathan en faisant un clin d'œil à Fletcher.

C'est ça, traduisit Maynard, sans le clin d'œil bien entendu.

Au fond, dit Jean-Baptiste, ça vous est égal qu'on reste ou qu'on parte; et la liberté, elle est partout et nulle part. Alors je rentre chez moi, parce que chez moi...

Jean-Baptiste se tut. Il ne savait justifier ce goût qui lui venait de rentrer chez lui.

Au fait, demanda Jonathan, c'est quoi, ce chiffre que tu portes sur la poitrine, ce 101?

Hââ! fit Jean-Baptiste.

Maynard traduisit.

Ça veut dire que chez nous, on parle le géolandais.

Hââ! Hââ! Hââ! fit Jonathan, ce qui voulait dire: c'est plutôt *ici* qu'on le parle, le goélandais!

Hââ! Hââ! ricana Jean-Baptiste en s'envolant illico.

Maynard n'eut pas besoin de traduire.

Jonathan rit jaune et les élèves de son académie aussi.

Mais ils remirent bientôt leurs baladeurs sur leurs oreilles et reprirent leurs cabrioles et leurs vrilles, tandis que Jean-Baptiste n'était plus, au loin, qu'un infime point dans le bleu.

Ils en avaient vu bien d'autres; ils oublièrent l'hurluberlu du nord et sa panoplie de vieilleries, la croix, la tuque, sa lan-

gue qu'eux appelaient le franco-goélandais, et son obsession ridicule, imaginez, ce taré voyait partout des stylos qui flottaient, sûrement une psychose carabinée.

Qu'il regagne sa réserve, avait lancé Jonathan; ce sauvage ne mérite pas notre civilisation, hein, Fletch?

Et si on allait sur la lune, Fletch?

Ils étudiaient ce projet quand soudain le vent ou l'écho, allez savoir, ramena sur la confrérie des goélands, à leur grande stupéfaction, la voix même de Jean-Baptiste Lapierre qui répétait: Hââ! Hââ!

---

*Ce texte a été commandé par madame Norma Lopez et lu par monsieur Émile Ollivier au terme du symposium de recherche appliquée en éducation interculturelle à l'UQAM le 19 mai 1989.*